

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

ELMORE DUFOUR, Président. E. A. AKOZIEU, Administrateur-Délégué.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Canal et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

On 19 octobre 1912. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O. Lne. Fahrenheit. Centigrade. 7 h. du matin...72 20. Midi...78 22. 3 P. M...80 24. 6 P. M...80 24.

SOMMAIRE.

- 1er PAGE Chronique parisienne. 2me PAGE Le Modèle, Henri Duvernois. Feuilleton. 3me PAGE Machiavélisme. Feuilleton. 4me PAGE L'actualité. Feuilleton. 5me PAGE Faits Divers. La Zoothérapie, Docteur Cabanès. 6me PAGE Bernette et Robin, Charles Foley. Le premier Livre, Régis Gignoux. Poésie. Mondanités. Une Chaudière et un Cœur, Leo Clartie. Pour alimenter la conversation. Une industrie intéressante. Alphonse Allais. Cuisine.

LES ACCORDS

FRANCO-ALLEMANDS.

M. Raymond Poincaré, président du conseil, ministre des affaires étrangères, et le baron de Lancken-Wakenitz, ministre plénipotentiaire, chargé d'affaires d'Allemagne à Paris, ont signé ces jours derniers, en vue de l'exécution de la convention du 4 novembre 1911, une déclaration basée sur les travaux de la commission réunie à Berne en juin et juillet derniers, pour déterminer les nouvelles frontières de l'Afrique équatoriale française et du Cameroun, ainsi que la procédure de remise des territoires échangés, et pour préciser le régime des concessions qui passent en totalité ou en partie sous une autre souveraineté...

té que celle qui les régissait avant l'accord franco-allemand du 4 novembre 1911.

Ce même jour, le président du conseil, ministre des affaires étrangères, et le chargé d'affaires d'Allemagne ont signé une seconde déclaration fixant d'une manière définitive la frontière entre les possessions françaises du Dahomey et du Soudan d'une part, et le territoire allemand du Togo de l'autre, telle qu'elle avait été déterminée, en principe, par la convention du 23 juillet 1897.

Cet arrangement met fin aux difficultés auxquelles avait donné lieu l'interprétation de certains articles de la convention précitée, notamment ceux relatifs aux territoires de Djé-Gandou et de Pougou, dont une connaissance plus exacte de la topographie de ces régions, due aux récents travaux des explorateurs, avait permis de constater l'insuffisante précision.

Cette question de la frontière du Togo avait donné lieu à des polémiques parfois assez vives. Les deux gouvernements eurent le bon esprit de soumettre les dernières difficultés à une commission franco-allemande de délégués des ministères des colonies, et acceptèrent, dans le cas où l'accord ne pourrait se faire, de soumettre le différend à un tribunal d'arbitrage.

La commission se réunit à Paris au commencement du mois de septembre dernier. Le ministre français des colonies était représenté par M. A. Duchêne, sous-directeur du secrétariat et du contreseing; par M. Budin, rédacteur au ministère des colonies, par le géographe de ce département.

L'office impérial des colonies avait délégué le docteur Meyer, conseiller, et le docteur Marquardsen, capitaine en retraite. Les pourparlers engagés dans un égal esprit de conciliation ne tardèrent pas à aboutir, et une transaction intervint, répartissant d'une manière équitable les régions contestées entre les possessions françaises de l'Afrique occidentale d'une part, et le territoire allemand du Togo de l'autre.

C'est cet arrangement qui a été ratifié par le président du conseil et le chargé d'affaires d'Allemagne, au nom des deux gouvernements intéressés.

La lance dans l'armée allemande.

A la suite de plusieurs accidents survenus aux dernières manœuvres allemandes, les autorités militaires ont décidé que les fers des lances de cavalerie recevraient désormais une capsule protégée-point en corne qui non seulement empêcherait un accident, mais qui protégerait en même temps le métal contre l'oxydation en cas de pluie.

Rapportés que récemment les fers de lance dans l'armée allemande ont reçu une boule qui doit empêcher l'arme de pénétrer trop profondément dans le corps d'un adversaire. Cette précaution ne s'inspire pas, bien entendu, d'un sentiment humanitaire, mais du seul souci pour le cavalier de n'avoir pas à abandonner son arme dans le corps d'un ennemi.

Le général de Brack, qui fut un excellent chef de cavalerie, a cependant écrit: "La lance perdue dans le corps d'un adversaire est une lance honorablement perdue."

Les Affaires Marocaines.

Arrivée du général Lyauty à Marakech.

Paris, 6 Octobre. Le général Lyauty est entré hier à Marakech. Il y a été acclamé par une population dont l'accueil ne laisse pas de doute sur les sentiments que lui avait inspirés le prétendant. Cette réception triomphale illustre une vérité qui peu à peu se dégage à la grande satisfaction de tous les bons Français: c'est que grâce à l'unité de direction et de méthode, la pacification du Maroc fait des progrès sensibles et constants.

Le déblayage de la région de Fez et de Meknès a été mené avec un plein succès par le colonel Pen et le général Gouraud. Le premier, en regagnant sa base après une rude randonnée, a laissé derrière lui des résultats durables. Il terminait la perception des amendes de guerre chez les Haïana et commençait l'organisation des territoires à l'est du Sebou. Le colonel Dupertuis, chargé d'opérer à l'ouest, n'a pas rencontré de résistance sérieuse. Le général Gouraud a pu ainsi en toute sécurité organiser le voyage du sultan. Ce dernier, dont l'attitude correcte, amicale et éclairvoyante ne se dément pas, a été reçu à Meknès au milieu d'ovations enthousiastes. Les menées du rgh du nord et du rgh des Fichtala n'ont été suivies d'aucun effet. Ils ont groupé des partisans, mais n'ont pas osé bouger. Nous les disperserons quand nous voudrons.

La région de Rabat a été également désencombrée. On se souvient que dès le 9 septembre le colonel Blondat avait infligé aux Zaer un sérieux échec. Cette leçon a été utile. Car aucune nouvelle attaque ne s'est produite depuis lors. Le poste créé à Zaïliga, à 30 kilomètres du point où le lieutenant Marchand a été assassiné en 1911, assure la protection des douars soumis. Nos partisans indigènes ont, par leurs propres forces, mis en déroute un groupe de dissidents constitué à la fin de septembre. La liaison avec la région de Fez est fortement assurée. Il n'y a plus rien à craindre pour les communications. Le grand axe, que prolongera l'occupation de Taza, est désormais solide sur sa base. Quand on songe aux craintes qu'il inspirait au résident général au moment de son arrivée, on apprécie mieux le progrès réalisé.

Ces progrès a été plus rapide encore dans la Tadla et la région de Marakech. Des la fin de septembre, les communications téléphoniques avec la capitale du sud étaient rétablies. A la même époque, le colonel Gueydon de Dives a été envoyé contre une harka formée sur l'Oumer-Rbia, et le colonel Savy a reconforté les Rehanna un moment hésitants. La situation d'El Heiba est définitivement perdue. Ses efforts pour retrouver des partisans sont vains. Il n'a plus dans le Sous aucune influence, et à Tiznit, ville qui fut la première à proclamer, les habitants se sont tournés contre lui. Le prompt et éclatant succès du colonel Mangin a obtenu l'effet "foudroyant" dont le général Lyauty parlait dans une de ses dépêches.

Résultat plus appréciable encore: nous avons pu, dès notre installation dans le sud, inaugurer la politique indigène qui est l'essence même du protectorat. Les grands caïds Glaoui, Mtougui et Mennou ont pris eux-mêmes en main la lutte contre El Heiba. Le Goudaoui nous a également assurés de son concours et de son regret d'avoir facilité la fuite du prétendant. Le Gueloulou, qui fut le premier auxiliaire d'El Heiba, s'est renoncé sur les conditions auxquelles sa soumission serait acceptée. Très sagement, le résident général se propose d'encourager le dévouement des uns et de passer l'éponge sur les fautes des autres. Le Glaoui va recevoir la rosette de la Légion d'honneur. Les autres seront investis de commandements qui les intéresseront au maintien de l'ordre et les lieront à notre cause. Il n'est pas jusqu'au vaïd Anlouss, notre vieil ennemi, qui ne fasse du zèle dans sa région de Mogador en assurant partout où il passe la proclamation de Moulai Youssef.

Le sultan, qui est attendu à Mogador le 13 octobre et qui ira aussi à Marakech, doit à la France une position qu'aucun de ses prédécesseurs n'a connue. Du nord au sud, son autorité commence à s'affirmer, sans heurts, avec un minimum de combats, et de l'aveu des populations. On n'aient osé espérer que les choses iraient aussi vite et que six mois après la signature du traité de protectorat, nos gains seraient aussi étendus. Du mérite revient au résident général et à ses collaborateurs. Il appartient aussi au gouvernement qui a résolument soutenu l'homme de son choix. Dans les entretiens diplomatiques dont la crise orientale fait l'objet, la France parlera avec plus d'autorité, forte qu'elle est de ce brillant succès, qui la montre capable de vouloir et d'agir.

Société Française du 14 Juillet.

La construction d'une nouvelle école est décidée.

Le comité de direction de la Société Française du 14 Juillet, à sa dernière séance, vendredi soir, a décidé de construire un nouveau bâtiment d'école pour remplacer celui qui est en usage actuellement.

Cette décision a été prise à l'unanimité des membres présents, après une courte discussion, au cours de laquelle le projet a été examiné sur toutes ses faces. Ce projet était depuis longtemps étudié par M. Buisson, l'actif et énergique président de la Société, et ce n'est qu'après en avoir bien pesé le pour et le contre qu'il l'a soumis au Comité.

Le besoin d'un nouveau bâtiment scolaire se faisait sentir d'année en année davantage, car comme le savent les amis de la Société, et toutes les personnes qui s'intéressent à la bonne cause qu'elle poursuit, l'immeuble de la rue St. Pierre, vieux et démodé, ne répond plus aux besoins actuels.

Les tendances de notre époque sont toutes acquises au modernisme: on réclame partout du confort, de l'hygiène, dans les bâtiments d'école surtout où sont bûtiés les générations de l'avenir.

Les directeurs de la Société du 14 Juillet ont bien compris, et il faut les féliciter de la décision qu'ils viennent de prendre. Du reste, si l'on n'eût tenu qu'à eux il y a longtemps qu'un immeuble superbe s'élevait sur le terrain de la Société, rue St. Pierre, mais, — car en toute chose il y a un mais — il y a une autre question à considérer, celle des capitaux. La Société ne dispose pas de fonds illimités et ce n'est qu'en observant une stricte économie qu'elle parvient à poursuivre son œuvre. A part les cotisations de ses membres elle ne peut compter que sur les recettes que lui procure sa fête annuelle, recettes qui heureusement ont été assez élevées cette année.

Cependant la Société est en droit d'espérer que son projet rencontrera un sympathique appui, en particulier parmi les membres de la colonie Française de notre ville, et en général par toutes les personnes qui s'intéressent au maintien et à la propagation de notre langue en Louisiane.

Nous disons les membres de la Colonie Française en particulier, à juste raison, car le nouvel immeuble comportera une grande salle dans laquelle pourront se réunir les Sociétés Françaises, dans laquelle des bals et des soirées pourront être donnés, en un mot qui remplira un réel besoin, car à l'heure actuelle la Colonie Française ne possède aucun local assez vaste où puissent être tenus des réunions.

Ceux donc qui aideront la Société du 14 Juillet contribueront à une œuvre excellente et utile. Le nouvel immeuble sera érigé sur le même emplacement que l'ancien.

Pendant que dureront les travaux de construction, qui commenceront aussitôt que les plans et devis auront été approuvés, l'école ne sera pas interrompue car le Comité de la Société a déjà entamé des pourparlers pour la location d'un immeuble sur la rue Rempart.

De reste la construction du nouveau bâtiment sera activement poussée et il est probable que les élèves pourront l'occuper tement d'une tournée de visites. Lorsque Victor Pageant vit ce grand jeune homme, à l'air si grave, tout en noir, il fut un peu interdit. Pourtant, il mit ensemble quelques mots: — C'est madame Flaviana, du National-Lyrique... — La grande danseuse? — Oui, monsieur le docteur. — Ça m'étonne bien qu'elle me fasse appeler. Je suis un modeste médecin de quartier, moi. — Le pharmacien m'a donné votre adresse. — Oh! fit Deloche, glacial, il y a erreur. Je suis un spécialiste... Je soigne surtout les maladies de la gorge. Si madame Flaviana était cantatrice... — Mais, justement, ma petite Berthe a tellement mal à la gorge... Pageant, avec sa bonne grosse figure qui blémait, et les larmes aux yeux, sembla soudain pathétique. Il pensait: "Si je ne ramène pas ce médecin pendant que madame Flaviana est à la maison, qui sait si la bonne-géisse m'en laissera chercher un autre." — Il s'agit donc d'une enfant? demanda le docteur. — C'est ma fille, monsieur... Ma pauvre gosse, qui n'a que trois ans. Car, pour sa marâtre... — Si c'est pour une enfant... Allé, vous savez, mon brave, dit Raymond en remettant son chapeau.

Conférences Françaises.

Monsieur Louis Hourticq, inspecteur des Beaux-Arts de la ville de Paris, et conférencier officiel de l'Alliance Française, continuera la série de conférences commencées, il y deux ans, par Monsieur Fougères sur "L'Art et la Vie en France".

La première conférence de M. Hourticq aux Etats Unis, sera donnée au Collège H. Sophie Newcomb, dans la salle Woodward, lundi, 21 octobre sous les auspices du Cercle des Causeries de Lundi, qui inaugurerait ainsi fort brillamment la saison de 1912-13.

M. Hourticq parlera des paysans français au XIXème siècle, et grâce aux projections qui accompagneront cette conférence, il nous sera donné de voir quelques uns des chefs d'œuvre de la si célèbre école du "Plein Air".

Notre édition hebdomadaire, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les nouvelles, littéraires, politiques et autres, — qui ont paru pendant la semaine, dans "l'Abelle" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent s'obtenir le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts la semaine.

Notre édition hebdomadaire, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les nouvelles, littéraires, politiques et autres, — qui ont paru pendant la semaine, dans "l'Abelle" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent s'obtenir le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts la semaine.

Notre édition hebdomadaire, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les nouvelles, littéraires, politiques et autres, — qui ont paru pendant la semaine, dans "l'Abelle" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent s'obtenir le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts la semaine.

Notre édition hebdomadaire, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les nouvelles, littéraires, politiques et autres, — qui ont paru pendant la semaine, dans "l'Abelle" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent s'obtenir le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts la semaine.

Notre édition hebdomadaire, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les nouvelles, littéraires, politiques et autres, — qui ont paru pendant la semaine, dans "l'Abelle" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent s'obtenir le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts la semaine.

Notre édition hebdomadaire, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les nouvelles, littéraires, politiques et autres, — qui ont paru pendant la semaine, dans "l'Abelle" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent s'obtenir le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts la semaine.

THEATRES.

M. ALCOO, Chef d'orchestre.

OPERA FRANÇAIS.

Dans deux ou trois jours la troupe d'Opéra Français, qui doit arriver à New York aujourd'hui même, sera parmi nous et aura conséquemment grandement le temps de se livrer à de nombreuses répétitions avant l'ouverture de la saison qui est fixée au 31 octobre.

On sait que le premier ténor engagé par M. Layolle est M. Tharsud, qui tiendra dans La Juive le rôle d'Eléazar. Cet artiste jouit en Europe d'une grande réputation, laquelle ne pourra que s'affirmer à la Nouvelle-Orléans.

Les autres principaux rôles de La Juive seront distribués comme suit: Mlle Therry..... Rachel M. Delval..... Cardinal Brogni Mlle Charpentier.....Eudoxie L'orchestre sera dirigé par M. Alloo, musicien de grand talent.

M. Layolle a apporté un soin égal dans l'engagement de tous ses autres sujets, aussi peut-on déjà prédire que la saison 1912-13 sera un succès sous le rapport de l'interprétation. En sera-t-il de même sous le rapport financier et le public donnera-t-il à M. Layolle les encouragements auxquels il a droit? Il faut l'espérer, et cependant on pourrait en douter à voir la difficulté qu'il éprouve à placer ses abonnements.

Espérons que d'ici à l'ouverture cette apathie dont fait preuve le public à l'égard de l'Opéra aura disparu et que la saison s'ouvrira sous les plus heureux auspices.

"The Quaker Girl", tel est le titre de la comédie musicale qui sera donnée ce soir au Tulane. Cette pièce a été jouée avec succès à Paris, à Londres au théâtre royal Adelphe et à New York au théâtre "Park". La musique en est pleine de finesse et de brio.

"Come to the Ball" est un des morceaux les plus populaires. La troupe qui interprète cette

pièce est parfaite en tous points qu'il suffise de nommer M. Victor Morley et Mlle Natalie Alt. Les décors sont riches et contiennent des effets électriques somptueux. Les costumes sont magnifiques. Quant au livret c'est l'histoire d'une fille de Quakers, qui va à Paris pour voir le monde. Là elle aime un jeune attaché naval américain, elle séduit un prince de sang, un premier ministre, mais elle reste fidèle à son Tony et tout finit comme dans les romans.

Cette comédie tiendra l'affiche toute la semaine et sera donnée deux fois en matinée, mercredi et samedi.

La direction du Crescent offrira ce soir une des dernières pièces d'Augustus Pitou, "The Rose of Kildare". Il est inutile de dire que cette pièce, comme toutes celles dans lesquelles apparaît M. Fiske O'Hara, est de premier ordre. On n'y trouve rien de vulgaire, c'est une histoire pleine de cœur et de situations dramatiques du meilleur goût.

La première partie se passe dans une auberge sur la côte de Wicklow, où Lady Maya Fitzpatrick attend avec impatience l'arrivée de son fiancé, Gerald O'Donnell, qui revient de France, où il était allé demander à Napoléon d'aider la cause des insurgés irlandais. Il arrive avec une grande quantité de munitions qu'il espère débarquer près de Onay. Il est dénoncé aux Anglais qui envoient un détachement pour empêcher le débarquement.

Gerald se sauve à la nage et parvient à se réfugier dans l'auberge de son ami Don Reardon où il rencontre sa fiancée Lady Moya "The Rose of Kildare". Forcé de s'enfuir dans les montagnes il est arrêté et condamné à mort. Il est sur le point d'être exécuté quand on apprend au major que Brian Burke, l'ennemi de Gerald, a dans sa poche une proclamation d'amnistie signée par le roi. O'Donnell est relâché et épouse Lady Mayo.

Tout dans ce drame est parfait. Les artistes qui l'interprètent sont de grande valeur, aussi peut-on s'attendre à voir la foule remplir le théâtre Crescent toute la semaine. "The Rose of Kildare" sera donné en matinée mardi, jeudi et samedi.

ORPHEUM.

M. Jefferson de Angelis et la troupe qui, cette semaine, joue à l'Orpheum ont remporté le plus grand succès; aussi une foule nombreuse a assisté à chaque représentation. Lundi l'Orpheum promet un vrai régal artistique si on en juge par le programme que la direction a mis à l'affiche. Il suffit de nommer les principaux artistes qui se feront entendre.

La première est Mlle Grace Van Sturford, une des meilleures chanteuses d'opéra comique en Amérique, qui interprétera un certain nombre de vieux airs populaires. Avec elle apparaîtra Mlle McMillan dans "The Late M. Allen, comédie en un acte de M. Bozeman Bulger et Mlle May Tully. Une autre attraction qui provoque le rire à chaque instant, c'est le "Comedy Circus", avec la remarquable mule "Obey". La danse y est représentée par les sœurs Stewarts, et la musique par M. Froisni.

La direction du Crescent offrira ce soir une des dernières pièces d'Augustus Pitou, "The Rose of Kildare". Il est inutile de dire que cette pièce, comme toutes celles dans lesquelles apparaît M. Fiske O'Hara, est de premier ordre. On n'y trouve rien de vulgaire, c'est une histoire pleine de cœur et de situations dramatiques du meilleur goût.

La première partie se passe dans une auberge sur la côte de Wicklow, où Lady Maya Fitzpatrick attend avec impatience l'arrivée de son fiancé, Gerald O'Donnell, qui revient de France, où il était allé demander à Napoléon d'aider la cause des insurgés irlandais. Il arrive avec une grande quantité de munitions qu'il espère débarquer près de Onay. Il est dénoncé aux Anglais qui envoient un détachement pour empêcher le débarquement.

Gerald se sauve à la nage et parvient à se réfugier dans l'auberge de son ami Don Reardon où il rencontre sa fiancée Lady Moya "The Rose of Kildare". Forcé de s'enfuir dans les montagnes il est arrêté et condamné à mort. Il est sur le point d'être exécuté quand on apprend au major que Brian Burke, l'ennemi de Gerald, a dans sa poche une proclamation d'amnistie signée par le roi. O'Donnell est relâché et épouse Lady Mayo.

Tout dans ce drame est parfait. Les artistes qui l'interprètent sont de grande valeur, aussi peut-on s'attendre à voir la foule remplir le théâtre Crescent toute la semaine. "The Rose of Kildare" sera donné en matinée mardi, jeudi et samedi.

La direction du Crescent offrira ce soir une des dernières pièces d'Augustus Pitou, "The Rose of Kildare". Il est inutile de dire que cette pièce, comme toutes celles dans lesquelles apparaît M. Fiske O'Hara, est de premier ordre. On n'y trouve rien de vulgaire, c'est une histoire pleine de cœur et de situations dramatiques du meilleur goût.

La première partie se passe dans une auberge sur la côte de Wicklow, où Lady Maya Fitzpatrick attend avec impatience l'arrivée de son fiancé, Gerald O'Donnell, qui revient de France, où il était allé demander à Napoléon d'aider la cause des insurgés irlandais. Il arrive avec une grande quantité de munitions qu'il espère débarquer près de Onay. Il est dénoncé aux Anglais qui envoient un détachement pour empêcher le débarquement.

Gerald se sauve à la nage et parvient à se réfugier dans l'auberge de son ami Don Reardon où il rencontre sa fiancée Lady Moya "The Rose of Kildare". Forcé de s'enfuir dans les montagnes il est arrêté et condamné à mort. Il est sur le point d'être exécuté quand on apprend au major que Brian Burke, l'ennemi de Gerald, a dans sa poche une proclamation d'amnistie signée par le roi. O'Donnell est relâché et épouse Lady Mayo.

Tout dans ce drame est parfait. Les artistes qui l'interprètent sont de grande valeur, aussi peut-on s'attendre à voir la foule remplir le théâtre Crescent toute la semaine. "The Rose of Kildare" sera donné en matinée mardi, jeudi et samedi.

La direction du Crescent offrira ce soir une des dernières pièces d'Augustus Pitou, "The Rose of Kildare". Il est inutile de dire que cette pièce, comme toutes celles dans lesquelles apparaît M. Fiske O'Hara, est de premier ordre. On n'y trouve rien de vulgaire, c'est une histoire pleine de cœur et de situations dramatiques du meilleur goût.

La première partie se passe dans une auberge sur la côte de Wicklow, où Lady Maya Fitzpatrick attend avec impatience l'arrivée de son fiancé, Gerald O'Donnell, qui revient de France, où il était allé demander à Napoléon d'aider la cause des insurgés irlandais. Il arrive avec une grande quantité de munitions qu'il espère débarquer près de Onay. Il est dénoncé aux Anglais qui envoient un détachement pour empêcher le débarquement.

Gerald se sauve à la nage et parvient à se réfugier dans l'auberge de son ami Don Reardon où il rencontre sa fiancée Lady Moya "The Rose of Kildare". Forcé de s'enfuir dans les montagnes il est arrêté et condamné à mort. Il est sur le point d'être exécuté quand on apprend au major que Brian Burke, l'ennemi de Gerald, a dans sa poche une proclamation d'amnistie signée par le roi. O'Donnell est relâché et épouse Lady Mayo.

Feuilleton

L'ABELLE DE LA N. O.

DU SANG DANS LES TENEBRES

GRAND ROMAN INEDIT PAR DANIEL LESUEUR

Première Partie FLAVIANA, PRINCESSE

—Ma mignonne, Bertille chérie... c'est moi... Flaviana, la petite mère... Voyons... n'ais pas peur, sois calme... Nous allons bien te soigner.

—La magie de cette voix à tendre opéra. Un sourire apaisé erra sur le visage févreux—dont on ne pouvait dire s'il était jol ou laid dans cet état malsain, entre les mèches de nuance incertaine, ternies et collées par la sueur.

—Ma petite mère... —Sais-tu que tu es admise au premier quadrille? —Bon! s'écria la petite danseuse avec un rire de gamine, les grandes ne me diront plus que je suis dans les balais à quel sous.

—Flaviana elle-même s'égayait. Ces "balais à quel sous", désignés du corps de ballet, c'étaient les longues chambres, divisées en cases contre les murs, où les débauchées s'habillaient en commode. Au-dessus de ce second quadrille, on commençait à partager des loges à six, puis à quatre, à deux seulement, avec des toilettes confortables et des paravents qui vous isolaient.

—Le loge unique, bien à soi, orgueil suprême, n'était le privilège que des "sojets" et des étoiles. —Oui, représsait Flaviana, c'est un beau succès, à ton âge. Mais, avant tout, il faut guérir. Dis-moi... est-ce que tu as vu un médecin?

Point de repos. Bertille tombait sur l'oreiller, livide maintenant sous des marbrures rouges, claquant des dents, balbutiant des phrases incohérentes. Flaviana s'épouventa.

—Reste avec ta sœur, dit elle à Totor. Je vais descendre parler à ta mère.

Elle se tourna, et ne vit plus le gamin, qui avait décampé. Comme elle hésitait, n'osant quitter la petite malade, un homme entra, un grand gaillard griotonnant, d'aspect solide et robuste, qui tenait sous le bras un sac en velours, et, à la main, un bâton au bout duquel un morceau de ciré se trouvait retenu entre deux vis.

—Mon brave Pageant! Il faut que, tout de suite, vous couriez chercher un médecin.

—Eh bien, quoi?... Ça ne va donc pas, la gosse? Excusez, madame Flaviana. Bien le bonjour!

Il s'approcha de lit, se gratta la tête, interpella sa fille, qui ne répondit pas.

—C'est un médecin qu'il faut, insistait Flaviana. Et vite... Ramenez celui qui se trouvera dans le quartier. Et rapportez un thermomètre pour prendre la température de cette enfant.

Le pauvre homme semblait ahuri.

—Qu'attendes-vous, Pageant? —Voilà... Faudrait demander à ma bourgeoisie. Si c'était pour un des siens... Mais, pour

ma pauvre Bertille, elle trouve toujours que tout est trop cher.

—Ça me regarde, Pageant. Le médecin, le thermomètre... Je me charge de tout. Allez vite.

L'ancien héros se'empressa. Mais, pour plus de sûreté, il ne passa pas par la triterie, sortit par le couloir et tourna de l'autre côté. Au premier coin de rue, il avisa un pharmacien.

—Je voudrais un thermomètre, dit-il en entrant. Vous savez ce que c'est?

—Je m'en doute, dit un jeune homme, qui lui rit au nez.

—Je veux dire... Vous savez pourquoi c'est faire?... Parce que, moi... —Enfin... est-ce pour prendre la température d'une chambre?... ou d'un appareil stérilisateur?... —C'est pour guérir ma petite fille, qu'a la fièvre.

Les élèves de pharmacien échangeaient des regards fœdés.

—Ça va vous donner un thermomètre à maximum, mon brave homme, intervint le patron. Qui est votre médecin?

—J'en cherche un. Vous ne pourriez pas m'en indiquer?... On lui indiqua deux adresses, dans le quartier.

Rue Saint-Lazare, le docteur Masoulet se trouvait absent. On ne savait pas quand il rentrerait.

Mais rue du Général-Foy, le docteur Deichsme retraint jus

tement d'une tournée de visites. Lorsque Victor Pageant vit ce grand jeune homme, à l'air si grave, tout en noir, il fut un peu interdit.

Pourtant, il mit ensemble quelques mots: — C'est madame Flaviana, du National-Lyrique... — La grande danseuse? — Oui, monsieur le docteur. — Ça m'étonne bien qu'elle me fasse appeler. Je suis un modeste médecin de quartier, moi.

—Le pharmacien m'a donné votre adresse. — Oh! fit Deichsme, glacial, il y a erreur. Je suis un spécialiste... Je soigne surtout les maladies de la gorge. Si madame Flaviana était cantatrice... — Mais, justement, ma petite Bertille a tellement mal à la gorge... Pageant, avec sa bonne grosse figure qui blémait, et les larmes aux yeux, sembla soudain pathétique.

Il pensait: "Si je ne ramène pas ce médecin pendant que madame Flaviana est à la maison, qui sait si la bonne-géisse m'en laissera chercher un autre."

— Il s'agit donc d'une enfant? demanda le docteur. — C'est ma fille, monsieur... Ma pauvre gosse, qui n'a que trois ans. Car, pour sa marâtre... — Si c'est pour une enfant... Allé, vous savez, mon brave, dit Raymond en remettant son chapeau.

peine entré dans le taudis des Pageant, il déclara que leur fille était atteinte d'une fièvre scarlatine des plus sérieuses.

—Qu'est-ce que c'est que ce petit lit, ce berceau? questionna le médecin. Il y a d'autres enfants. On ne peut pas les laisser ici.

—Et où voulez-vous qu'ils aillent? cria une voix sauguée. Ouez leur cœur qui doit partir. A quoi servirait l'hôpital? Plus souvent on'elle donnerait la contagion à Totor et à Titine!... J'aimerais mieux la voir à la rue.

Deichsme considéra la mégère, sans sévérité. La laideur des corps humains ne le touchait plus.

Celle-ci, après tout, était mère, et craignait pour ses petits. —Vous n'avez pas tort, madame. Cette fillette aura certainement mieux aux Enfants-Assistés.

—Pardou, monsieur le docteur, si vous le permettez... Je serais heurée de la soigner chez moi. Raymond, qui s'était distraite-ment incliné devant une dame, dirigea ses yeux vers elle, tandis que Flaviana s'avançait hors de l'ombre.

Il reconnut la célèbre danseuse. —Mais... pardou, madame. Cela ne me semble guère possible. Songez que vous partirez pour la campagne